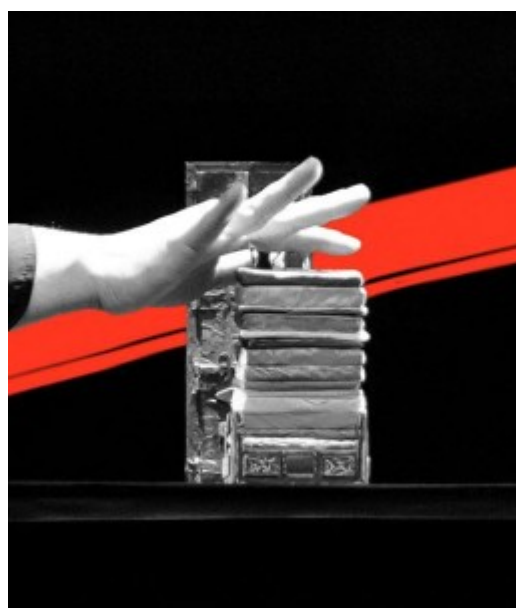


COMPTE-RENDU, opéra. LILLE, Opéra, le 10 mars 2019. PESSON : Trois contes. Georges-Elie Octors / David Lescot.

COMPTE-RENDU, opéra. LILLE, Opéra, le 10 mars 2019. PESSON : Trois contes. Georges-Elie Octors / David Lescot. Présentée à l'Opéra de Lille en 2017, La Double Coquette de Dauvergne ([LIRE le compte-rendu du disque édité à cette occasion](#)) avait déjà permis d'apprécier tout le goût de **Gérard Pesson** (né en 1958) pour l'adaptation musicale. On le retrouve cette fois accompagné de l'excellent **David Lescot** (dont le travail dans [La finta giardiniera de Mozart avait fait grand bruit ici-même en 2014](#)) en un spectacle au titre trompeur qui incite à penser que les enfants en sont la cible. Il n'en est rien, tant les trois contes déconcertent dans un premier temps par l'hétérogénéité des sujets abordés et le sérieux manifeste du propos. Pour autant, l'idée de ce travail est bien de confronter notre regard avec les raccourcis et faux semblants propres à l'imaginaire et au merveilleux, tout autant qu'à notre capacité à nous illusionner pour échapper à la réalité.





Le spectacle débute avec l'adaptation de **La Princesse au petit pois** (1835) d'Andersen, revisitée en pas moins de six versions différentes qui dynamitent notre regard sur cette histoire si simple en apparence. A la manière de Bruno Bettelheim dans sa célèbre *Psychanalyse des contes de fée* (Laffont, 1976), David Lescot (né en 1971) fouille les moindres recoins du récit pour en extraire toute les significations possibles, interrogeant autant son rôle initiatique (la petite fille qui n'est pas une princesse doit pouvoir supporter l'inconfort matériel) que symbolique : avant de pouvoir prouver son statut par l'épreuve du petit pois, la princesse n'est-elle pas d'abord une étrangère dont on doit se méfier ? Lescot dynamite également les codes attendus de ce type de récit, y adjoignant une

deuxième princesse qui vient retrouver les amoureux dans leur lit : un trio espiègle et inattendu, bien éloigné des versions moralisantes souvent à l'œuvre dans les contes.

Autour de ce jeu sur les apparences, **David Lescot** pousse le spectateur à s'interroger sur l'influence du jeu et de la mise en scène dans la compréhension du récit, afin de l'amener à affuter son regard critique face à ce qui lui est donné à voir et entendre. La mise en scène, élégante et épurée, donne à voir plusieurs jeux de miroir virtuoses, tandis que Gérard Pesson tisse un accompagnement ivre de couleurs et de sonorités variées, toujours attentif à la moindre inflexion dramatique. On est souvent proche de l'art d'un Britten dans la capacité à minorer le rôle des cordes pour faire valoir toutes les ressources de l'orchestre, en premier lieu vents et percussions : du grand art.

Changement radical d'atmosphère avec **Le Manteau de Proust** adapté du roman éponyme de Lorenza Foschini (née en 1949), édité en 2012 par Quai Voltaire. Le conte moque l'ignorance et la bêtise de la famille de Proust, incapable de saisir la sensibilité et surtout la valeur artistique de la correspondance de l'écrivain français. La musique se ralentit pour faire valoir une myriade d'ambiances assez sombres, toujours très raffinées dans l'écriture, tandis que la mise en scène passe astucieusement d'un lieu à l'autre au moyen de saynètes réjouissantes, dévoilées en un ballet hypnotique en avant-scène, à la manière d'un plateau tournant. Autant les qualités minimalistes et plastiques de l'ensemble, que la capacité à rapidement présenter de nouveaux tableaux, rappellent l'art d'un Joël Pommerat, un auteur lui aussi attiré par la noirceur des contes ([LIRE notamment son Pinocchio/](#)).

Le dernier conte présenté, adapté du **Diabolo dans le Beffroi** (1839) d'Edgar Allan Poe, convainc beaucoup moins en comparaison, du fait d'une histoire plus simpliste : l'écrivain américain y moque l'étroitesse d'esprit et le

conformisme d'une société puritaine entièrement tournée vers elle-même. L'arrivée d'un intrus, le Diable en personne, sonne comme le réveil de ces consciences endormies et passives. La mise en scène joue sur les personnages figés, délicieusement ridicules, tandis que Pesson se montre moins à l'aise, donnant quelque peu l'impression de tourner en rond dans son inspiration, et ce malgré l'impeccable narrateur incarné par le pince-sans-rire **Jos Houben**. Côté chant, on notera un plateau vocal admirable d'homogénéité, dominé par le chant radieux et bien projeté de **Marc Mauillon**. Malgré les réserves sur le dernier conte, les deux premiers d'entre eux devraient rapidement s'installer au répertoire comme des classiques du XXIème siècle : les reprises prévues à Rouen, Rennes et Nantes, coproducteurs du spectacle, seront ainsi vivement attendues.

Compte-rendu, opéra. Lille, Opéra, le 10 mars 2019. Pesson : Trois contes. Maïlys de Villoutreys, Melody Louledjian, Camille Merckx, Enguerrand de Hys, Jean-Gabriel Saint-Martin, Marc Mauillon. Ensemble Ictus, Georges-Elie Octors direction musicale / mise en scène David Lescot. [A l'affiche de l'Opéra de Lille jusqu'au 14 mars 2019.](#) – Illustration : © S Gosselin.